

## Roman sous le signe du double

Maurice Henrie, *Le Balcon dans le ciel*, roman, Sudbury, Prise de parole, 1995, 147 pages

Nicole Bourbonnais

---

Number 82, May 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42372ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Bourbonnais, N. (1995). Review of [Roman sous le signe du double / Maurice Henrie, *Le Balcon dans le ciel*, roman, Sudbury, Prise de parole, 1995, 147 pages]. *Liaison*, (82), 34–34.



Maurice Henrie, *Le Balcon dans le ciel*, roman, Sudbury, Prise de parole, 1995, 147 pages.

## Roman sous le signe du double

confession intarissable sur son sujet préféré : Stéphanie ou les femmes. Car, de son propre aveu, «les hommes sont condamnés à leur destin tragique de toujours chercher les femmes, une femme, des femmes» (p. 9).

Avec ce don Juan de la parole, l'auteur a créé un personnage masculin des temps modernes. Il souffre de solitude, d'angoisse et de l'indifférence générale. Aussi est-il toujours en quête des contes de fée de son enfance, de «cette cité ensevelie sous la mer, avec ses licornes, ses hydres, ses minotaures et ses chevaux ailés» (p. 68). Comment échapper à la peur ? Aux affres de la dure réalité ? En rejetant sur les femmes la responsabilité de son inconfort, sa haine du monde adulte intenable. Car, à qui s'en prendre sinon à celle qui lui rappelle si fortement sa condition humaine ? Ses limites et sa mortalité. La femme demeure pour lui l'Autre charnel et sensuel qui menace de le river au sol loin de la «terre promise». Stéphanie est ce corps rayonnant de vie et de santé qu'il aime violemment, comme un forcené, dans la jouissance effrénée. Et qui le menace tout aussi fortement. Aussi choisit-il de quitter Stéphanie, décision qui sera fatale. Car peut-on impunément quitter la proie pour l'ombre, la réalité pour la chimère ?

Après la rupture, l'univers se met à vaciller lentement pour le narrateur. Qu'aperçoit-il dans «les coulisses de l'œil» sinon un écran translucide où il voit apparaître «l'univers des ombres diaphanes et prometteuses (p. 67) ? Où chercher refuge sinon dans son «balcon dans le ciel», dans cette «chapelle fleurie aménagée pour [lui] dans l'azur» (p. 114) ? Et d'où il peut observer la terre et ses dérisoires activités.

Tout l'art de Maurice Henrie consiste à constamment maintenir la confession

délirante du narrateur dans ce fragile équilibre entre la raison et la folie, entre le réel et l'imaginaire. Et le lecteur sur cette arête étroite qui sépare le mensonge de la vérité. Qu'est-ce qui est vrai, qu'est-ce qui est faux dans cet astucieux monologue qui nous entraîne toujours plus loin dans les abîmes de l'être ? Progressivement le malaise et l'inconfort s'installent. La duplicité se fait jour et l'horreur s'établit.

Le roman entier s'inscrit sous le signe du double. À commencer par cette double lecture à laquelle nous convie l'auteur dès le début du roman : «Ah ! vous avez lu Camus, vous aussi ? ! Vous êtes même en train de lire *La Chute*» (p. 9). Et, en effet, derrière la voix du narrateur, on entend résonner celle, énigmatique et tortueuse, du juge-pénitent de *la Chute*, Jean-Baptiste Clamence, lui aussi amateur de femmes et de belvédères mais toujours guetté par la chute dans les bas-fonds de la culpabilité. Le double, c'est aussi Jean-Pierre, l'ami intime du narrateur, qui lui ressemble étrangement, et qui, «après Stéphanie», connaîtra également une singulière mutation le transformant en étranger silencieux et secret. La technique du dédoublement vient souligner le règne du mensonge et de la duplicité, l'absence de «vérité dernière» et de «justice définitive» (p. 110).

Monologue envoûtant, habile suspense, fascinante étrangeté, tout ce qui fait l'intérêt de ce roman, Maurice Henrie le crée par la force de son écriture. Il nous rappelle qu'écrire est avant tout affaire de langage : jeux intertextuels, métaphores éblouissantes, ellipses et sous-entendus.

NICOLE BOURBONNAIS  
UNIVERSITÉ D'OTTAWA

Bien connu du public lecteur pour ses subtiles et superbes nouvelles de *la Chambre à mourir* comme du *Pont sur le temps* ainsi que pour ses impertinentes réflexions sur le monde des bureaucrates, l'écrivain Maurice Henrie passe, avec *Le Balcon dans le ciel*, à un nouveau genre, le roman. Mais on y retrouve la même justesse de ton, la même précise élégance. S'y révèle encore la préférence pour le fragment car chacun des sept brefs chapitres qui composent le roman, avec son titre bien distinctif et évocateur (entre autres, *Le spermatozoïde en or*, *Les coulisses de l'œil*, *La Bouche en forme de fleur*), pourrait tout aussi bien constituer un récit indépendant.

Dans ce roman, il pourrait s'agir d'une banale histoire de rupture amoureuse ou du non moins banal triangle amoureux si quelque chose d'inquiétant et de séduisant à la fois ne venait brouiller la surface et trouer les apparences. Si, en fait, il n'était surtout question de mort et de déraison.

D'entrée de jeu, le lecteur du *Balcon dans le ciel*, comme la mystérieuse interlocutrice Janelle, est pris aux pièges de l'irrésistible et incessant monologue d'un narrateur anonyme qui, avocat, homme cultivé et philosophe, est rompu au maniement de la rhétorique et des ressources langagières. Au fil d'un suspense savamment dosé et d'indices judicieusement semés, Maurice Henrie conduit son protagoniste dans les dédales et les méandres d'une